

En Afghanistan aussi, les gens sont fiers d'aller voter

► Taiba Rahim



Alors qu'un nouvel attentat revendiqué par les Talibans a directement visé l'ONU ce matin à Kaboul, **Le Temps** vous propose un regard différent sur la situation afghane, un regard de l'intérieur, celui de Taiba Rahim, une Afghane vivant en Suisse et engagée dans la construction d'écoles en Afghanistan.

«Depuis l'élection présidentielle du 20 août, pas un jour ne passe sans son lot de commentaires et analyses sur ce scrutin, et ses conséquences pour l'Afghanistan, alors qu'un second tour opposera bientôt le chef de l'Etat sortant Hamid Karzaï à son adversaire Abdullah Abdullah. Longtemps présenté comme une échéance clé en vue d'une stabilisation du pays, celui-ci est aujourd'hui presque unanimement décrit comme maudit par les observateurs internationaux. Or je me trouvais à Kaboul peu avant le vote. Et c'est une autre histoire que j'ai vue et entendue.

J'ai rencontré nombre de mes compatriotes, dont plusieurs venant de ma région d'origine, dans les zones reculées du centre de l'Afghanistan. Nous avons parlé de tout avec chaleur et autour d'une tasse de thé. Ce qui m'a énormément frappé, c'est la passion avec laquelle le sujet des élections était alors abordé.

Mes interlocuteurs étaient des gens modestes, souvent pauvres, qui passent leurs journées à surveiller les troupeaux dans leur champ. Leur vie est d'ordinaire rythmée par des soucis simples: assurer qu'il y ait un peu de nourriture à la maison chaque jour et éviter d'être emporté par la violence insoutenable qui marque le quotidien des Afghans depuis trente ans. Or, là, presque tous parlaient politique. Presque tous se disaient fiers d'aller voter.

traditionnelle et conservatrice. Je l'ai perçu comme une évolution marquante et extraordinaire. Comme un développement positif, malheureusement condamné à passer inaperçu dans le flot incessant de mauvaises nouvelles.

J'ai compris à cette occasion qu'en plus de ses nombreux déchirements actuels, l'Afghanistan souffre d'une incapacité à raconter sa propre histoire. Tous les jours, les certitudes des observateurs étrangers pleuvent sur nous. L'Afghanistan est tour à tour vu comme le pays des seigneurs de guerre, des femmes opprimées ou de trafiquants de drogue. Les Afghans y répondent en rappelant que nous avons par deux fois bouté des envahisseurs hors de nos frontières, d'abord les Britanniques, puis les Soviétiques. Un rappel historique bien étroit pour offrir une réelle vision d'avenir.

Les années de guerre nous ont dépossédé de notre histoire, de notre identité et de notre faculté de penser aux lendemains. Je sais aujourd'hui que le salut de mon pays ne viendra pas de l'extérieur. La communauté et les troupes internationales sont venues avec des solutions toutes faites, sans concertation réelle avec la population. Certes, comme tout autre pays, nous aurons besoin de soutien, mais nous devons prendre notre destin en main. Nous devons identifier nos propres solutions et apprendre à mieux en parler.

Cela passe par un accès à l'éducation. Aujourd'hui encore, plus de 80% de la population afghane est analphabète. Or, une population qui ne sait ni lire ni écrire, n'est pas en mesure de se construire une identité.

Ma famille est originaire d'une région isolée de la province de Ghazni, dans le centre de l'Afghanistan. Les gouvernements successifs de mon pays ont mis la priorité sur les villes. Les habitants des zones rurales ont souvent été négligés. Peu avant ma naissance, mon père a pris une décision courageuse et visionnaire en quittant sa région d'origine avec sa famille, pour s'installer, plus au sud dans la province de Helmand, aujourd'hui considérée comme l'un des bastions des talibans et de la production d'opium.

Sa motivation était simple, mais profonde: il voulait que ses enfants puissent étudier. Il était convaincu que sans cela il n'y aurait aucun moyen de sortir de la pauvreté extrême, ni de surmonter l'exclusion. En cela, mon père symbolise les aspirations et les choix de nombreux autres parents afghans. Malgré la guerre, il n'y a jamais eu autant de filles et garçons scolarisés dans l'ensemble de l'Afghanistan qu'aujourd'hui.

La leçon que j'en tire est que tout processus de changement doit être généré localement pour espérer prendre racine et durer. Or les élections, j'en suis le témoin, sont une nouvelle étape sur le chemin tortueux de notre développement. Les signes de changement sont réels en Afghanistan. Un pays - mon pays - dont le peuple est semblable à tous les autres: à la recherche de respect, d'espoir et d'opportunités».